

## LA DOULEUR QUI SAUVE

Elle avait deux fils, l'un de onze ans, l'autre de cinq. Le vers charmant de La Fontaine :

Et le don d'agrèer infus avec la vie,

était le portrait du plus petit. Tout lui souriait et il souriait à tout. Quand on l'apportait au salon, à l'heure du coucher, dans sa petite chemise de nuit, pour dire bonsoir, il tendait si gentiment à tout le monde sa figure à baiser, son petit cou se dessinait si rond et si ferme sous la batiste, que chacun, en l'embrassant, ne pouvait se défendre de quelque acclamation sur tant de beauté, tant de santé et tant de grâce. L'étude lui était aussi facile que le reste. Il avait appris à lire à quatre ans, en trois mois ; conduit par sa mère à un petit cours de musique, il l'emporta sur des enfants qui avaient le double de son âge. C'était un de ces petits êtres qui vous font croire aux bonnes fées touchant un berceau de leur baguette.

L'aîné formait avec lui un contraste complet ; la physionomie douce mais triste ; l'apparence frêle, la compréhension lente ; pas de mémoire ; une intelligence réelle, mais lourde ; des facultés, pas de facilité. Les idées du petit ressemblaient aux sources à fleur de terre : grattez un peu le sable, l'eau jaillit ; l'esprit de l'aîné rappelait les puis artésiens, il fallait creuser à une grande profondeur pour arriver au flot. La lecture, l'écriture, la géographie, le calcul avaient été pour lui autant de conquêtes laborieuses et longues. Ce que son frère faisait en une demi-heure, lui demandait une heure à lui, et il passait inaperçu et silencieux au milieu des triomphes de famille du petit.

Or, des deux, quel était celui que sa mère aurait plutôt préféré ? L'aîné. Elle l'aimait pour tout ce qu'il n'avait pas. Elle se reprochait presque, comme s'il y avait eu de sa faute, tout ce qu'elle ne lui avait pas donné. Elle était en quelque sorte jalouse pour lui des succès de l'autre.

Quand on la plaisantait sur sa prédilection : "C'est de la justice distributive, disait-elle. Le bon Dieu a rogné sur sa part à lui pour enrichir l'autre, il faut que je rétablisse l'équilibre. D'ailleurs, le petit n'a pas besoin de moi ! Tout le monde l'aime. Son père est fier de lui ! Il réussit partout et toujours !... Mais mon pauvre silencieux, mon pauvre déshérité, qui ira le chercher dans le coin où il se cache, si je n'y vais pas, moi ? Puis, sachez-le bien, vous ne le connaissez pas. Il n'y a que moi qui sache ce qu'il vaut. Et, enfin, ajoutait-elle avec une joie profonde, enfin, ce qu'il aime le plus au monde, c'est moi."

C'était vrai ! Il y avait chez cet enfant une puissance d'affection et de concentration dans l'affection qui n'appartient pas à son âge. Déjà grandet, sa plus vive joie était de se blottir sur les genoux de sa mère ; ses jambes dépassaient bien un peu, mais il se pelotonnait si gentiment dans le sein maternel, qu'il le touchait de tous côtés, qu'il le remplissait tout entier. Il avait l'air d'un oiseau dans son nid. Une fois qu'il était là, commençaient entre eux des conversations à voix basse que prolongeaient à l'infini les affinités profondes qui unissaient ces deux êtres. Ils étaient pareils de tant de façons, qu'en parlant de leur ressemblance, il fallait mettre ressemblance au pluriel. Petite de taille, comme lui, mignonne de visage, comme lui, un peu mélancolique de physionomie, elle avait dans son aimable petite personne un trait tout à fait caractéristique, c'était sa peau ; cette peau servait de texte parmi les siens à toutes sortes d'étonnements. Elle était si fine qu'on eût dit le tissu d'une fleur, si délicate que le moindre choc la déchirait et amenait le sang. On se faisait un jeu dans sa famille de lui presser le bras pour voir le doigt s'y imprimer, et cette empreinte y demeurer souvent plusieurs heures. Tel était son cœur. Tout ce qui le heurtait un peu fortement y laissait trace et blessure. Il n'y avait rien là de semblable à la susceptibilité ; personne de moins prompt qu'elle à se piquer, à se blesser, à s'offenser ; incapable

d'aucun sentiment de malveillance, elle n'en supposait pas chez les autres : c'est au cœur seulement qu'elle était vulnérable ! On l'accusait pourtant volontiers de froideur, parce que ses sentiments, si vifs qu'ils fussent, restaient toujours à demi voilés. C'était une flamme très-intense, brûlant dans un globe de verre dépoli.

Ce cœur, elle l'avait légué à son fils, et c'était d'elle aussi qu'il tenait sa compréhension un peu lente qui n'était que de l'intelligence en retard ; elle le savait bien, elle que le monde avait si souvent déclarée sans esprit parce qu'elle n'avait pas l'esprit du monde. Ses idées, en effet, étaient exquises et délicates comme son âme, mais circonscrites, peu nombreuses, et se mouvaient dans une sphère peu étendue. Qu'on se figure un beau cygne voguant sur un tout petit lac.

Le jour où son fils eut atteint ses onze ans, il entra au collège comme externe ; à sa première composition, il fut le dernier. Grande colère du père ; il ne parla pas moins que de l'enlever de la famille et de le placer sous la rude discipline de l'internat d'un lycée. La mère protesta, demanda l'ajournement de la sentence, et, le soir même, elle dit tout bas à l'enfant :

— Tu viendras tous les matins à six heures dans ma chambre, je t'aiderai à réciter tes leçons et à faire tes devoirs.

Le jour même, en effet, elle prenait elle-même un maître, en cachette, comme si elle eût fait une mauvaise action. Elle apprenait pour son fils ce qu'elle n'aurait pu apprendre pour elle-même ; elle parvint bien vite au même point que lui, et chaque matin à six heures précises, même quand elle était entrée du bal à deux heures, il arrivait dans sa chambre avec livres et cahiers, s'asseyait près de son lit, et tous deux, à la clarté d'une bougie, elle sur son coude, et lui sur une chaise, ils déclinaient, conjuguait, calculaient à voix basse pour que le père n'entendît pas ; puis, les devoirs terminés, il lui remettait lui-même la tête sur l'oreiller, l'embrassait, et lui disait tout bas : "Maintenant, rends-toi, je le veux," et elle se rendormait parce qu'il le voulait.

Le résultat, vous le devinez. Un matin, au moment des compositions de Pâques, il arrive à l'heure du déjeuner avec une physionomie radieuse ; il figurait dans les premiers. Elle l'avait créé deux fois : elle l'avait nourri de son intelligence comme de son lait, il était le fruit de son âme comme il était le fruit de ses entrailles ! Il lui devait tout, et il lui rendait tout en tendresse.

Quelques mois après, un dimanche, en revenant de la première messe, car elle était très-pieuse, mais discrète et secrète dans sa piété comme dans tout le reste, elle fut surprise de trouver son fils encore au lit. "Est-ce que tu es malade ? — Oui, un peu. J'ai eu des frissons toute la nuit." Quatre jours plus tard, se déclarait une fièvre de la nature la plus grave. Le père, naturellement expansif, n'était pas plus maître de son visage que de son âme ; ses inquiétudes se trahissaient par des larmes et des sanglots ; il se reprochait de ne pas avoir assez aimé son fils, et, à tout moment, interrogeait le médecin avec une insistance si fiévreuse, que le docteur, qui était son ami, ne pouvait s'empêcher de lui dire : "Au nom du ciel ! allez-vous-en ! vous avez perdu la tête, et vous me la ferez perdre ! Regardez votre femme, et faites comme elle !" Elle était, en effet, calme et silencieuse ; pas de larmes, pas de bruit, ne parlant jamais de ses craintes, comme si l'idée d'une mort possible ne lui fût jamais venue ; ne questionnant le médecin que pour bien se rendre compte de ses prescriptions, et rigoureusement ponctuelle à les exécuter ; ne se couchant pas, ne quittant pas le chevet du malade, et l'œil constamment fixé sur lui.

Le plus petit était tout consterné et tout transformé. On avait d'abord pensé à l'éloigner de la maison dans la crainte de la contagion ; mais il poussa de tels sanglots quand il s'agit de l'emmenner ; lui d'ordinaire si docile, il s'attachait avec tant de force aux vêtements de son père, en disant qu'il ne pouvait pas quitter son

frère, qu'on se borna à le reléguer dans une pièce éloignée, en lui interdisant l'entrée de la chambre du malade. Sa vie était bien changée ! lui qui, la veille, tenait tant de place dans la maison, personne ne s'occupait plus de lui ; il errait tout seul dans l'appartement, ou passait de longues heures assis dans un coin du salon, avec un livre de gravure et un oiseau, guettant le moment où son père sortirait de la chambre de son frère pour courir à lui et lui dire d'une petite voix très-émue : "Vat-il mieux ?" Un jour, jour d'espoir, il obtint, à force de supplications, la faveur de voir son frère à travers la porte entre-baillée, et il lui envoya de là un si tendre et si bruyant baiser, qu'un sourire, le premier depuis quinze jours, passa sur les lèvres du malade.

Le malade, lui aussi, s'était révélé tout autre dans ses quinze jours de péril. La maladie, ayant violemment attaqué les entrailles, n'avait attaqué qu'elles ; le cerveau était resté libre, l'esprit net, et il arriva à l'enfant ce qui arrive dans ces terribles crises ; il grandit beaucoup de corps, et plus encore d'intelligence ; ses paroles, sa physionomie, sa manière même d'accepter la maladie, dénotaient un subit développement intellectuel et moral ; très-maître de lui, comprenant son danger, se soumettant sans résistance et même avec une sorte d'empressement à toutes les prescriptions les plus douloureuses, il avait l'air de se défendre le mieux qu'il pouvait ; et le médecin, étonné de tant de calme, de tant de fermeté, disait : "Je n'ai jamais vu chose pareille à cet âge ; il me fait l'effet d'un capitaine de vaisseau, debout sur son banc de quart et commandant la manœuvre, un jour de tempête."

En effet, ce n'était plus un enfant : chaque jour le mûrissait d'un mois. Il semblait vouloir réparer le passé, ou plutôt devancer l'avenir, et vivre en quelques jours les années qui allaient peut-être lui être enlevées, accomplir par anticipation les progrès qu'il n'aurait peut-être pas le temps de réaliser. Un petit fait rendit visible cette étrange transformation. Son meilleur ami, un de ses camarades de collège, ayant demandé à le voir, le malade, qui était beaucoup mieux, le reçut avec une vraie joie, mais une joie grave. Il lui parla de leur classe, de leurs études, mais en termes si sérieux qu'il ne semblait plus du même âge que son camarade ; c'était un jeune homme de seize ans, causant avec un enfant de douze. Ce contraste frappa tout le monde, les uns d'étonnement, les autres d'une crainte vague, que l'amélioration persistante dissipait bientôt. La fièvre tombait, les symptômes alarmants disparaissaient l'un après l'autre, et, le dix-neuvième jour, les premiers signes de la convalescence semblaient se produire si nettement, que le médecin, en quittant le malade, dit à sa mère : "Il est sauvé." Toutes les larmes, tous les sanglots que la malheureuse femme refoulait depuis le commencement de la maladie éclatèrent alors avec tant de force, et se mêlèrent à de tels transports de joie, que le pauvre docteur, au cou de qui elle s'était jeté, ne put se défendre de pleurer comme elle. Elle le conduisit jusque sur l'escalier, puis entra dans la chambre, s'approchant du lit en se promettant bien de modérer l'expression de sa joie pour ne pas ébranler le malade... Chose singulière ! ses yeux s'étaient fermés ! il ne lui parle pas... il ne bouge pas... il n'avait pas l'air de l'entendre !... Un peu effrayée, elle l'appelle, il ne répond pas... elle lui met la main devant les lèvres, elle ne sent pas son souffle !... "Le docteur ! rappelez le docteur !" s'écria-t-elle tout éperdue... Le docteur remonte ; il court au malade... il lui met la main sur le cœur... Plus de battements ! l'enfant était mort !

Ces dénouements affreux et foudroyants ne sont pas très-rare dans ces terribles fléaux. Le mal est vaincu, mais le malade l'est aussi ; la lutte a épuisé ses forces, et, un jour, le cœur s'arrête comme un balancier de pendule ; on ne meurt pas, on cesse de vivre.

J'avais vingt ans quand j'ai vu ce que je raconte là, et jamais je ne l'ai oublié ! Jamais n'est sorti de ma mémoire ce dé-

sespoir de famille. Chacune des trois personnes fut frappée d'une façon différente. Le père porta dans son chagrin toute sa véhémence naturelle d'impressions : les sanglots soulevaient sa poitrine à la briser. Un signe étrange marqua la douleur de la mère. Naturellement colorée de visage, un de ses plus grands charmes était dans la fraîcheur de son teint. Le jour où elle perdit son fils, le sang abandonna ses joues et n'y remonta jamais. C'était le symptôme d'une de ces révolutions intérieures et physiques qui éclatent parfois chez les mères quand elles ont perdu un enfant. En dehors de cette pâleur mortelle, son chagrin ne se révélait par aucun signe extraordinaire. Elle pleurait beaucoup, mais silencieusement. Elle ne se refusa à voir aucune des personnes de sa famille, ou mêmes de ses amis ; elle continua en apparence sa vie habituelle, s'occupant de la maison, de son mari, de son fils, le tout avec je ne sais quel calme, je ne sais quelle douceur automatique qui faisait mal. Une de ses amies lui conseillant d'avoir recours à la prière et à Dieu, elle se leva tout à coup : "Pourquoi me l'avait-il donné s'il devait me le reprendre ?" L'amie se récriant : "Oh ! je sais bien que c'est un blasphème ! Mais j'ai tout perdu !... La foi, ajouta-t-elle avec une animation croissante, est une consolation suprême dans les malheurs ordinaires... mais, dans les désespoirs comme le mien, elle vacille comme tout le reste. J'ai été un mois sans pouvoir parler ! Rien ne me fait rien... et quand, au milieu de la nuit, je me réveille, et je me vois dans le lit, près duquel il venait s'asseoir, où je l'ai si souvent serré contre moi... et que je ne l'y retrouve plus, je ne le pleure pas... je le crie !"

Après cette explosion de douleur, elle tomba épuisée sur son lit et y demeura longtemps anéantie. Puis, peu à peu, la tempête s'apaisa, le voile si violemment déchiré, et derrière lequel avait tout à coup apparu le fond de cette âme, se reformait... et, dès le lendemain, elle retomba, pour n'en plus sortir, dans sa morne et effrayante douleur.

Je n'ai pas parlé de l'enfant ; il occupa cependant une place dans l'histoire de ces trois âmes. Au premier moment, les premiers jours, il resta frappé de cet étonnement un peu effaré qui saisit les enfants et les hommes en face de la mort entrant soudainement dans une maison. Il pleura beaucoup, voyant beaucoup pleurer, sans comprendre complètement sa propre perte. Mais le progrès de l'âge, la pratique de ce deuil, le silence de la maison, le changement de toute sorte opéré dans les habitudes de la vie, lui ouvrirent peu à peu les yeux. Je voudrais marquer ici un fait psychologique où m'a pensée s'est arrêtée bien souvent.

Les enfants se développent souvent par brusques écarts, et ni leur âme, ni leur caractère, ni leur esprit ne progressent toujours dans le même sens ; ils s'arrêtent, ils reculent, ils remontent, ils sautent de côté ; ils sont pleins de métamorphoses.

Jusqu'à six ans, cet enfant avait été l'image vivante de son père : même vivacité expansive et un peu extérieure, même impressionnabilité ; mais sous le coup de ce malheur, au milieu de cette atmosphère de deuil qui l'entourait, en face surtout de la douleur persistante de ses parents, l'âme de sa mère se réveilla en lui, et sa ressemblance avec elle prit le dessus. On eût dit que son frère en mourant la lui avait léguée. Il regrettait plus l'absence que le premier jour : il pénétra peu à peu dans le sentiment de sa perte comme on pénètre dans une langue étrangère ; il donnait de temps en temps des signes d'une sensibilité sérieuse et inaccoutumée, en y mêlant toujours, cependant, je ne sais quoi de prime-sautier, de passionné, qui lui était propre. La soudaineté, tel était, en effet, le trait distinctif de sa nature ; pour lui, aucun intervalle entre concevoir, vouloir et exécuter. Aussitôt pensé, aussitôt fait ! On le voyait parfois aller s'asseoir tout à coup, silencieusement, sur un petit tabouret aux pieds de sa mère et lui baiser les mains et la regardant fixement comme s'il eut voulu déchiffrer ce mystère